

George E. MARCUS et Michael M. Fischer : Anthropology as Cultural Critique. An Experimental Moment in the Human Sciences. The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1986, 205 p., biblio., index

Yvan Simonis

Volume 12, numéro 1, 1988

Questions d'ethnocentrisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015011ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015011ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simonis, Y. (1988). Compte rendu de [George E. MARCUS et Michael M. Fischer : Anthropology as Cultural Critique. An Experimental Moment in the Human Sciences. The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1986, 205 p., biblio., index]. *Anthropologie et Sociétés*, 12(1), 126–132. <https://doi.org/10.7202/015011ar>

George E. MARCUS et Michael M. Fischer : *Anthropology as Cultural Critique. An Experimental Moment in the Human Sciences*, The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1986, 205 p., biblio., index.

Ce livre situe d'emblée ses propos au-delà du cas de l'anthropologie, dans le cadre de la crise actuelle de la représentation dans les sciences humaines (chapitre 1). Il plaide l'intérêt des nouvelles tentatives (et leurs nouveaux risques) de l'écriture anthropologique et l'urgent besoin d'une épistémologie plus complexe « that takes full account of intractable contradiction, paradox, irony, and uncertainty in the explanation of human activities » (p. 15). Marcus et Fischer s'intéressent au cas américain, à la possible émergence, croient-ils, d'une anthropologie proprement américaine même si l'influence des traditions anglaise et française se maintient. Leurs buts sont ambitieux, le livre brasse de nombreuses questions, il tient compte de l'histoire de la discipline et des courants actuels qui traversent les sciences humaines.

Le chapitre 2 (Ethnography and Interpretive Ethnology) pose les problèmes des rapports entre l'ethnographie; par où l'anthropologie a forcé les sciences humaines à sortir des discours généraux qui ont marqué leur développement jusqu'au début du XXe siècle, et l'interprétation de ses résultats. L'ethnographie (pratiques et textes) est devenue le pilier de la formation de l'anthropologue et la source des perspectives théoriques et méthodologiques qui lui sont directement liées: le relativisme culturel, les sciences comparatives et le fonctionnalisme. Le relativisme culturel a imposé l'importance de la diversité humaine et les sciences comparatives ont cru pouvoir fonder sur cette diversité la recherche d'universaux ou en tout cas d'une science humaine plus complexe. Quant au fonctionnalisme, il est directement lié à l'ethnographie dans son projet même de présenter les rapports entre tous les aspects d'une société humaine. (On notera en passant avec les auteurs que le holisme des monographies déplace le projet de la science sociale généralisante du XIXe siècle en l'appliquant à chaque cas.) Les écrits de l'anthropologie américaine (mais pas seulement elle) ont été pétris de ces perspectives jusqu'au milieu des années 70 et depuis lors les débats se font nombreux. Le livre de Marcus et Fischer les présente en posant les problèmes de l'écriture ethnographique, point de rencontre de la société dont on parle, des lecteurs à qui elle s'adresse et de l'auteur qui rédige.

Avant d'aller vers quelques exemples d'expérimentation en écriture ethnographique (chapitres 3 et 4), les auteurs situent d'abord cette expérimentation dans le cadre général des rapports entre le courant ethnographique et l'anthropologie interprétative récente qui pose des questions à la pratique ethnographique et au concept de culture. Inspirée par de nombreux courants (l'herméneutique, la sémiotique, le structuralisme, la phénoménologie, le marxisme, Weber, l'école de Francfort et Parsons), l'anthropologie interprétative interroge le texte ethnographique pour comprendre comment il s'y prend pour transmettre le « point de vue de l'autochtone » et comment des constructions variées de la réalité qu'il suppose peuvent affecter les actions qu'ensuite on entreprend en se fiant à lui.

Le passage de l'intérêt dominant des sciences sociales pour les structures à celui des phénomènes mentaux et culturels, de l'espoir de fonder une science naturelle de la société à la reconnaissance que la vie en société doit être conçue « as a negotiation of meanings », explique le développement des courants interprétatifs de l'anthropologie qui veulent approfondir la compréhension des processus de connaissance véhiculés par l'écriture ethnographique et de la négociation des sens qui s'y joue.

Expérimenter ne veut pas dire faire n'importe quoi n'importe comment, aussi les auteurs tiennent à se limiter aux expériences qui provoquent des effets d'innovation tout en relevant de la tradition ethnographique. Le souci expérimental n'est pas nouveau mais il est actuellement de plus en plus répandu, avec la conviction que le travail de l'écriture peut apporter des perspectives différentes et que le développement théorique est lié à une conscience plus vive des enjeux des représentations de l'ethnographie que l'écriture véhicule : négociation ou dialogue, approche polyphonique, anthropologie à plusieurs voix sur un seul sujet, approches plus complexes où se retrouvent les problèmes de la contextualisation et les courants de discussions théoriques qui informent la rationalisation des enjeux vécus et perçus, mais également, soutiennent les auteurs, la relance en des termes beaucoup plus complexes du relativisme culturel (p. 33).

La réflexion sur le travail de terrain dans le contexte de la décolonisation, de l'expansion de l'économie mondiale et des problèmes de l'identité, sur l'insertion des anthropologues et l'écriture de leurs rapports a servi de point de départ aux propos actuels sur la post-modernité en anthropologie. Des œuvres comme celles de Dell Hymes (éd.), *Reinventing Anthropology* (1969), de Talal Asad (éd.), *Anthropology and the Colonial Encounter* (1973), de Paul Rabinow, *Reflections on Fieldwork in Morocco* (1977) et celle de Jean-Paul Dumont, *The Headman and I* (1978) ont joué un rôle important et contribué largement à l'expansion du débat. Ces réflexions ont donné lieu à deux tendances principales que les chapitres suivants (3 et 4) illustreront : une tendance critique assez radicale sur l'échec partiel des ethnographies traditionnelles à représenter convenablement ce qu'est une culture vécue par des autochtones ; et une autre tendance qui soutient qu'en tenant compte des réflexions de l'anthropologie interprétative on peut être assez satisfait des ethnographies disponibles et que l'essentiel actuellement est de décrire comment les sujets de l'ethnographie sont en train de s'insérer dans le contexte économique et politique de l'Histoire. Cette tendance essaie de réconcilier les progrès de l'anthropologie interprétative et les préoccupations des ethnographes concernant l'insertion, dans le contexte mondial, des populations qu'ils étudiaient traditionnellement. Les débats sont importants dans l'anthropologie américaine, l'époque de l'anthropologie « exotique » est finie et avec elle, le fondement de la critique anthropologique traditionnelle de la société américaine s'est effondré.

Le chapitre 3 présente des ethnographies expérimentales axées sur les manières culturelles diversifiées d'exprimer les émotions, le soi, la personne, en somme la vie vécue dans divers contextes, là où les différences culturelles sont les plus enracinées et les plus radicalement spécifiques. Expérimentation logique avec le projet de mieux rendre compte de la culture que l'écriture illustre. Les auteurs classent ces ethnographies de la personne en trois groupes : les ethnographies psychodynamiques, réalistes et modernistes.

Dans le groupe des ethnographies psychodynamiques, l'influence de Freud se fait sentir et la dynamique de la psychologie des personnes reste la préoccupation principale. Marcus et Fischer analysent brièvement trois ouvrages, ceux de Robert Levy, *Tahitians: Mind and Experience in the Society Islands*, (1973), de Waud Kracke, *Force and Persuasion: Leadership in an Amazonian Tribe* (1978) et de Gananath Obeyesekere, *Medusa's Hair: An Essay on Personal Symbols and Religious Experience* (1981).

Dans le cas des ethnographies réalistes, on reste plus « classique » et même si l'on adopte une réflexion critique de ce que l'écriture avance, les auteurs maintiennent le point de vue de l'écriture « distancée ». On est ici dans le prolongement de V.W. Turner, de Evans-Pritchard ou même de Malinowski. L'expérience de l'écriture ethnographique se fait dans le cadre de l'approche fonctionnaliste, elle porte sur des contextes précis où les personnes sont insérées et se veut soucieuse de produire une connaissance culturelle associée à la présentation de points de vue variés qui s'influencent. Marcus et Fischer font l'analyse rapide de quelques monographies classées selon les contextes qu'elles se donnent :

l'histoire de vie : comment l'individu cadre-t-il culturellement ses discours sur sa vie ? On est ici à la frontière de l'écriture moderniste et post-moderniste où l'approche dialogique prend la première place dans l'expérimentation. Ex. : les livres de Majorie Shostak, *Nisa: The Life and Words of a !Kung Woman* (1981) et de Vincent Crapanzano, *Tuhami: Portrait of a Moroccan* (1980);

le cycle de vie : non pas le vécu de l'individu mais le cycle par où tout individu passe, qui contextualise son vécu et renouvelle son identité. Ex. : le livre de Michelle Rosaldo, *Knowledge and Passion: Ilongot Notions of Self and Social Life* (1980);

le rituel : à l'occasion des rituels replacés dans le contexte plus englobant de la société et des problèmes de la vie, comment la personne insère-t-elle ses émotions et son comportement dans le cadre des réponses ambiguës des rituels et comment ceux-ci forment-ils et reproduisent-ils les craintes des participants ? Quels sont les « scénarios culturels » impliqués par les rituels ? Ex. : Edward Schieffelin, *The Sorrow of the Lonely and the Burning of the Dancers* (1976), et Vincent Crapanzano, *Rite of Return: Circumcision in Morocco* (1980);

l'esthétique : comment les personnes s'expriment-elles, par exemple, dans la musique ? comment l'expression musicale révèle-t-elle la rencontre des configurations culturelles et des états émotionnels des personnes ? Ex. : Steven Feld, *Sound and Sentiment: Birds, Weepings, Poetics, and Song in Kaluli Expression* (1982);

l'incident dramatique : contexte particulier, révélateur privilégié des rapports entre les représentations, les valeurs, le sens et l'action des institutions sociales des cultures qui révèlent ainsi leurs spécificités. Ex. : Bradd Shore, *Sala'ilua: A Samoan Mystery* (1982).

L'ethnographie moderniste est définie par Marcus et Fischer de la façon suivante : « Modernist ethnography is focused primarily on delivering a message by manipulating the form of a text and is radically concerned with what can be learned about another culture from full attention to the enactment of the research process itself » (p. 67-68). L'écriture moderniste et ses expériences se développent à partir du moment où une écriture réaliste dont l'ethnographe reste l'unique producteur ne réussit pas à représenter l'expérience de ses informateurs. C'est en cherchant à aller plus loin que de nouvelles expériences d'écriture ethnographique se sont développées, on les a appelées « modernistes »¹. Elles sont pour l'essentiel influencées par la notion de « dialogue » qui signifie ici les efforts pratiques « to present multiple voices within a text, and to encourage readings from diverse perspectives » (p. 68).

Marcus et Fischer repèrent quatre tendances rhétoriques dans cette expérimentation d'écriture ethnographique : la forme du dialogue, le discours, les textes en coopération et la tendance surréaliste.

Le dialogue : le texte lui-même incorpore le dialogue et construit la réalité à laquelle il nous amène par le biais des rapports entre des personnes différemment insérées socialement et qui s'expriment dans le texte. Ex. : Kevin Dwyer, *Moroccan Dialogues: Anthropology in Question* (1982);

le discours : le texte est d'un seul auteur mais il utilise une rhétorique orientée vers l'interaction verbale parce qu'il considère que la connaissance est fondée sur des points de vue. Ex. : Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts* (1977);

¹ Le mot « moderniste » est adopté par opposition à « réaliste ». Il fait référence aux débats qui opposaient au tournant du XIXe et du XXe siècle le réalisme et ce qu'on appela le modernisme en littérature.

les textes écrits en coopération : le texte est composé par l'ethnographe et par ses informateurs et les différents points de vue donnent un effet polyphonique à l'approche de la réalité culturelle des acteurs. Ex.: Ian Majnep et Ralph Bulmer, *Birds of My Kalam Country* (1977);

la tendance surréaliste : le livre de Vincent Crapanzano, *Tuhami: Portrait of a Moroccan* (1980) est un bon exemple d'une écriture qui tente de rendre compte de la complexité des rapports de l'ethnographe et de son informateur. Construit comme un puzzle, le texte rend l'interprétation difficile (le réductionnisme devient difficile) jusqu'à nous renvoyer de contextes en contextes plus larges qui pourraient faire comprendre que la situation de Tuhami en rapport avec Crapanzano présente les caractéristiques qu'elle a.

Au chapitre 4 (Taking Account of World Historical Political Economy : Knowable Communities in Larger Systems), l'intérêt se déplace et le point de vue est autre. On passe du subjectivisme au social et à l'historique. La perspective de l'autochtone, aussi richement décrite soit-elle, ne peut suffire et il faut traiter du pouvoir, de l'économie, du changement, de l'histoire. En fait les deux approches sont inséparablement liées, on peut les distinguer certes mais non les séparer. En effet même les processus les plus personnels sont marqués par leur contextualisation socio-historique et ces contextes historiques sont évidemment agis par des acteurs différenciellement inscrits dans leurs sociétés.

Comment écrire en se situant aux lieux de ces rapports nombreux, sans perdre les points de vue des acteurs ni l'information contextuelle ni le ou les points de vue des auteurs ? Le sociologue anglais Raymond Williams a été un de ceux qui sont allés le plus loin dans ce sens, réussissant dans ses travaux sur la sociologie de la littérature ou de l'art à montrer l'intime rencontre des processus d'intériorisation individuelle et des contextes historiques plus larges. Son approche marxiste continue d'avoir beaucoup d'influence. L'approche de I. Wallerstein est également très influente pour rendre les auteurs conscients du « système-monde », contexte qui change de plus en plus les façons de s'insérer dans sa propre culture.

Marcus et Fischer mentionnent ici les travaux de Paul Willis, *Learning to Labour: How Working Class Kids Get Working Class Jobs* (1977) et de Charles Sabel, *Work and Politics: The Division of Labor in Industry* (1982), dont les perspectives sont ethnographiques dans ce sens, même s'il s'agit d'un sociologue et d'un historien. Ces travaux sortent des dichotomies simplistes du type capital-travail, ou autres du même genre, et forcent la théorie à s'ajuster à des conceptions du social plus complexes.

En anthropologie on commence à faire le pont, dans l'écriture même, entre les approches politico-historico-économiques et les approches interprétatives de la symbolique culturelle. Ces approches restaient habituellement à l'écart les unes des autres ou simplifiaient leurs relations. L'expérimentation actuelle de l'écriture ethnographique reste en général dans un cadre « réaliste » mais s'avance assez loin, en restant le plus souvent dans le cadre de la perspective marxiste sur la culture, qui autrefois abordait trop fréquemment l'idéologie comme reflet fonctionnel des contraintes sociales alors, par exemple, qu'elle porte aussi la marque claire du refus et de la résistance. Marcus et Fischer citent à ce propos les travaux de Michael Taussig, *The Devil and Commodity Fetishism in South America* (1980) et de June Nash, *We Eat the Mines and the Mines Eat Us: Dependency and Exploitation in Bolivian Tin Mines* (1979).

On ne s'écarte pas encore des « knowable communities », mais si l'on veut vraiment faire le pont entre les personnes et le contexte général (l'économie-monde) qui englobe et contraint des communautés différentes, l'ethnographie expérimentale devra compter sur plusieurs travaux de terrain faits en même temps et partir, comme le disent les auteurs du livre, de la réalité actuelle des « cultures in fragments increasingly held together by their resistance and accommodation to penetrating impersonal systems of political

economy » (p. 95). Il faut reconceptualiser l'ethnographie à partir de ce contexte mondial, il faut en tout cas remettre en question la distance entre les groupes étudiés et les ethnographes en reconnaissant d'emblée entre eux et leurs informateurs « an intersubjective sharing of the same historic space and time » (p. 97). Marcus et Fischer retiennent trois types d'essais qui vont dans cette direction :

ethnohistorical texts that attempt to present conceptions of history among contemporary nonliterate peoples, juxtaposed to Western history that narrates the development of a world system into which these peoples have been incorporated; works that attempt to demonstrate that two of the most influential styles of synchronic analysis in recent decades – structuralism and semiotics – can in fact assimilate and explain the particular of historic events and the social changes that they register; and works that show how indigenous discourses concerning the past can both serve collective memory and be the media for debates and political struggles about authoritative interpretations of present circumstances (p. 98).

Les auteurs analysent pour le premier type d'essai les livres de Renato Rosaldo, *Ilongot Headhunting, 1883-1974: A Study in Society and History* (1980) et de Richard Price, *First Time: The Historical Vision of an Afro-American People* (1983); pour le deuxième type, les livres de Marshall Sahlins, *Historical Metaphors and Mythical Realities: Structure in the Early History of the Sandwich Islands Kingdom* (1981) et de T. Todorov, *La conquête de l'Amérique* (1982); et pour le troisième, celui de Michael Meeker, *Literature and Violence in North Arabia* (1979).

Les chapitres 5 et 6 tirent quelques leçons de ces nouvelles expériences d'écriture ethnographique. Le premier tente de montrer que le renouveau du courant moderniste, et même postmoderniste, de l'écriture ethnographique équivaut à un réajustement aux réalités actuelles des sociétés humaines, à une relance de l'ethnographie qui se donne des objectifs plus complexes et, grâce à cela, de nouvelles possibilités de jouer son rôle traditionnel de critique de la culture des sociétés. Certes la critique de la culture conçue comme « way of life » n'est pas récente. On peut la faire remonter aux philosophes et aux sages. Sans aller aussi loin, les auteurs soulignent quelques précédents, adressent quelques critiques aux pratiques traditionnelles de la critique culturelle, soulignent les grands courants qui inspirent son renouveau et les caractéristiques de ce renouveau.

Marx, Nietzsche, Weber, Freud, l'école de Francfort et le surréalisme sont les grands inspirateurs récents de l'écriture critique. Cette écriture ethnographique critique est dans la ligne de l'école de Francfort mais elle permettra peut-être d'aller plus loin. En général la critique culturelle est ou trop théorique ou trop intimiste et sans faire de liens entre les deux, ou alors trop simpliste; elle est soit trop pessimiste soit utopique et romantique. Elle réussit très rarement à situer *d'où* la critique parle et à proposer en même temps des *alternatives adéquates* à des groupes précisés. Le renouveau critique sera neuf s'il réussit cela.

Que se passe-t-il à ce propos dans l'anthropologie américaine? L'anthropologie a certainement influencé les autres sciences sociales par sa méthode ethnographique. Cependant les populations chez qui elle a pratiqué cette méthode semblent avec le temps ressembler de plus en plus aux sociétés modernes, si bien qu'une opinion fréquente veut que l'anthropologie disparaisse avec les peuples qu'elle étudiait; on ne voit plus en tout cas sur quelle base elle pourrait fonder une critique culturelle des sociétés modernes.

Refusant d'associer l'ethnographie au holisme, comme le fait par exemple le sociologue Paul Willis dans *Learning to Labour*, les auteurs, qui semblent accepter la mort des approches holistiques, soulignent plutôt que l'ethnographie est en train de se redéfinir en s'intéressant de plus en plus à la compréhension détaillée des diverses façons, dans un monde qui semble de plus en plus homogène, de réagir à des contextes semblables :

« The task of ethnographic cultural critique is to discover the variety of modes of accommodation and resistance by individuals and groups to their shared social order. It is a strategy for discovering diversity in what appears to be an ever more homogeneous world » (p. 133). En appliquant la méthode ethnographique ainsi comprise et sans recourir aux monographies totalisantes, on peut à l'intérieur même de nos sociétés constater ethnographiquement la variété d'adaptations jusqu'au refus-résistance. C'est d'ailleurs le fait de ces contextes semblables qui permet aux auteurs, grâce au maintien d'une ethnographie des réactions différenciées, de voir se profiler la relance des sciences comparatives.

La critique culturelle se redéfinit par conséquent. Elle ne consiste plus à nous critiquer à partir des autres mais, à partir d'une connaissance ethnographique plus poussée de nos sociétés, à reconnaître par comparaisons la présence chez nous de courants comparables à d'autres existant ailleurs, qui réagissent à des problèmes de plus en plus communs.

Le chapitre 6 présente deux techniques contemporaines de la critique culturelle en anthropologie : la critique épistémologique et la juxtaposition interculturelle. Elles visent toutes les deux à défamiliariser, débalancer la perception du sens commun culturel pour lui faire percevoir les différences. La défamiliarisation par l'épistémologie critique se fonde sur les effets de l'exercice traditionnel de l'ethnologue qui va « au loin » et voit sa familiarité avec sa propre culture mise en cause. Il devient alors impossible de parler de « eux » et de « nous » comme dans un rapport de « périphérie » et de « centre », approche qui faisait verrou pour le développement des sciences comparatives; ce verrou doit disparaître pour que les comparaisons prennent leur sens ethnographique.

La deuxième technique de défamiliarisation par la « juxtaposition interculturelle » n'est possible que sur la base de la première et à condition que l'on reconnaisse, comme le réclament les auteurs, qu'« eux » et « nous » partageons à présent le même espace et la même temporalité subjective.

Ces perspectives ne prétendent pas être entièrement neuves, elles prennent le risque d'aller plus loin. En général, les auteurs précédents (par ex. Lloyd Warner avec *Yankee City*, ou Margaret Mead avec *Coming of Age in Samoa*, ou encore les Whiting quand ils comparaient les manières d'éduquer les enfants) soit proposaient une juxtaposition seulement mais sans agir dans le sens de la défamiliarisation culturelle, soit ne pratiquaient l'ethnographie que d'un seul côté, chez « eux » ou chez « nous », soit encore que l'ethnographie, même développée des deux côtés, ne donna que des généralités.

L'état d'esprit de l'ethnologue sur le terrain est marqué à la fois par l'étude des autres et par la conscience vive de sa propre réflexion, de son vécu, du changement qui survient, bref de la défamiliarisation qui s'opère en lui à cette occasion, lui permet au retour de ne plus percevoir familièrement sa propre culture et donc d'être apte à l'ethnographie chez lui et à la défamiliarisation des siens. Ce n'est qu'alors que deviennent possibles des critiques culturelles plus poussées que les précédentes.

On comprendra ainsi les rapports entre les expériences nouvelles d'écriture ethnographique, lieu de la rencontre des « autres » et de « nous », et leurs conséquences sur le plan du développement de la critique culturelle. On comprendra également la fonction adaptative de ce courant dans un contexte de type système-monde devenu commun à tous.

Marcus et Fischer analysent quatre ouvrages qui vont dans ce sens, même partiellement : Marshall Sahlins, *Culture and Practical Reasons* (1976); Clifford Geertz, *Negara: The Theater State in Nineteenth Century Bali* (1980); David Schneider, *American Kinship: A Cultural Account* (1968); Mary Douglas et Aaron Wildavsky, *Risk and Culture* (1982).

Les ethnologues qui tentent d'aller plus loin sont influencés par ces auteurs. Il n'y a pas encore d'œuvres majeures qui représentent le courant nouveau, cependant d'importants articles commencent à paraître, les recherches sont en cours. On en attend beaucoup : remise en question de la façon de représenter l'information ethnographique dans l'écriture, insertion de l'ethnographie dans le contexte des intérêts de l'économie politique, terrains entrepris dans le même projet ici et ailleurs, volonté d'être présent dans les débats d'autres disciplines.

La critique culturelle se prépare à débusquer dans toutes sortes de pratiques les représentations en place et leurs effets sociaux. Elle passera ensuite à la juxtaposition inter-culturelle et devient critique des sociétés aussi bien ici que là-bas, chez « eux » et chez « nous ». Tous ces courants qui se développent renouvelleront les modalités d'insertion des anthropologues dans leurs sociétés et démultiplieront probablement les milieux intéressés à les lire. Le renouveau de l'écriture ethnographique est à la fois symptôme et provocatrice de changements pour la profession.

Le livre se termine par une annexe où Marcus et Fischer présentent leurs travaux qui vont dans le sens de l'écriture moderniste. Marcus s'intéresse aux élites en comparant le cas des traditions de certaines familles d'industriels texans et les groupes de descendance tallensi de Meyer Fortes. Fischer s'intéresse à la comparaison des autobiographies dans diverses cultures, il y voit se négocier peut-être des sens nouveaux, de nouvelles identités où se jouent les rapports des cultures entre elles et avec leurs traditions.

Les conclusions de Marcus et Fischer sont optimistes : « This vision of expanded relevance is not at all utopian, but is thoroughly rooted in the traditions of research and writing of an anthropology that would recognize the full historical and political implications of its projects » (p. 166). Ils refusent l'interprétation de ceux qui y voient le glissement de l'anthropologie vers un chaos intellectuel où il suffira à chacun d'avoir une vision personnelle pour prétendre à l'intérêt de tous. Ils y voient au contraire une re-définition salutaire du relativisme culturel qui, au lieu d'être l'apport de l'anthropologie à la pensée libérale, deviendra la pratique même de la reconnaissance de la diversité humaine et de ses implications.

Pour ceux qui s'intéressent aux débats actuels provoqués par le modernisme et le post-modernisme en anthropologie, ce livre doit être lu. En lui ajoutant l'article de Marcus et Cushman (1982) et le livre récent dirigé par Clifford et Marcus (1986), on disposera d'une bonne introduction. Mais il faudra passer ensuite aux débats où les articles sont nombreux et les points de vue vivement opposés. Il est certainement trop tôt pour se faire une opinion complète mais on peut dire qu'en replaçant ce livre dans ce contexte élargi, il apparaît prudent, plus moderniste que postmoderniste. En prônant l'expérimentation en écriture ethnographique, les auteurs gardent l'espoir d'un renouveau qu'ils interprètent déjà comme fidèle aux objectifs anciens de l'anthropologie humaniste. Ils évitent ainsi de nombreux débats, on ne leur reprochera pas de ne pas en découdre avec tous.

RÉFÉRENCES

- CLIFFORD J. et G.E. Marcus (éds)
1986 *Writing Cultures. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, Los Angeles: University of California Press.
- MARCUS G.E. et D. Cushman
1982 « Ethnographies as Texts », *Annual Review of Anthropology*, 11: 25-69.